

Les origines de la guerre de 14-18

Par Jean-François Bornard



COLLECTIF CITOYEN DE MIONS
7-9 allée du Château, 69780 MIONS

L'origine de la grande guerre se situe dans les Balkans. Otto Von BISMARCK avait pronostiqué : « **la prochaine guerre sera déclenchée par une idiotie qui se produira dans les Balkans** ». Que sont donc ces Balkans ? Il s'agit d'une mosaïque de petits pays, variables selon les définitions géographiques. Nous nous limiterons aux régions faisant partie de l'ex Yougoslavie : Croatie, Monténégro, Macédoine, Slovénie, Kosovo, Bosnie Herzégovine et surtout la Serbie. Tous ces pays ont eu une histoire agitée et ont vu passer bien des envahisseurs, en particulier les Turcs entre le XIV^e siècle et le début du XX^e. Les frontières ont été souvent bousculées entraînant des revendications territoriales et des tensions permanentes, ethniques et surtout religieuses entre chrétiens orthodoxes et musulmans. Cette région des Balkans étaient (et reste même encore actuellement) une poudrière qui a donné le substantif péjoratif de « balkanisation » synonyme de zone incontrôlable. La Serbie, en particulier, était un pays aux visées expansionnistes qui avait l'ambition de reconstruire une « grande Serbie » mythique au dépend de ses voisins. Ainsi, avait vu le jour en 1911 sous l'impulsion du chef des services secrets serbes, Dimitrijevic, une société secrète, la Main Noire, de type terroriste, avec pour but de déstabiliser la région afin de faciliter la reconstitution de cette grande Serbie. Elle avait des ramifications dans l'armée, la police et les services secrets, et probablement au sein du gouvernement, peut-être jusqu'au roi Pierre I^{er}. Elle avait des connivences, en particulier, en Bosnie Herzégovine que l'Autriche avait annexée en 1908 dans l'indifférence générale en Europe.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous faut faire un tour d'Europe pour apprécier les forces en présence.

1) L'Autriche-Hongrie : cet empire bicéphale est sous la coupe d'un empereur vieillissant, François-Joseph (le mari de Sissi), sur le trône depuis 67 ans et, à l'image de son empire, en déclin. L'héritier du trône est son neveu l'archiduc François-Ferdinand (le fils unique de François-Joseph s'est suicidé à Mayerling). Les Autrichiens, cependant, ont toujours ses tendances expansionnistes : ils ont annexé sans complexes la Bosnie Herzégovine en 1908 et occupent toujours le Tyrol italien et Trieste. Sur le plan militaire, François Joseph avait subi 2 grandes défaites humiliantes : en 1869 contre les français (Magenta et Solferino) et en 1866 contre la Prusse (Sadowa). L'armée autrichienne ne s'en était jamais remise et ne s'était pas rééquipée en matériel moderne. Cela expliquera leurs échecs dès le début de la guerre contre les Serbes et les Russes.

2) L'Allemagne. L'unité du pays a été réalisée par Bismarck dans les années 1870 et est devenu le Reich, avec comme empereur en 1914 Guillaume II. Le Kaiser est un être névrosé, histrion militariste et inconséquent. Par affinité linguistique et culturelle il avait renoué des liens solides avec l'Autriche après la guerre que Bismarck avait menée contre ce pays (la « raclée » de Sadowa en 1866). Il a commis en fait, deux erreurs politiques majeures. La première a été de se séparer de Bismarck lors de son accession au trône et de le remplacer par Bethman Hollweg beaucoup plus souple (je suis grand et je veux gouverner tout seul) et de rompre avec sa politique de rapprochement avec la Russie ; en cas de guerre, il lui faudra donc se battre sur deux fronts. La seconde a été de laisser carte blanche à l'amiral Tirpitz pour construire à un rythme effréné une marine de guerre moderne et nombreuse, susceptible de concurrencer l'Angleterre. Et, de fait, les Anglais vont finir par en prendre ombrage, et en particulier le premier lord de l'amirauté, sir Winston Churchill, va devenir définitivement germanophobe.

3) L'Italie. Elle se trouve en concurrence avec la France pour la conquête d'un espace colonial. Elle avait, en effet des visées sur la Tunisie que les Français lui ont raflée sous le nez. Du coup, elle avait signé un accord avec l'Allemagne et l'Autriche, accord connu sous le nom de TRIPLICE. Mais, au dernier moment, le roi Victor Emmanuel III se ravise et signe avec la France et l'Angleterre (mai 1915) un pacte. Et de fait, l'Italie rentrera en guerre en 1915 aux côtés de la Triple Entente contre l'Autriche.

4) La Russie. Le régime autocratique de Nicolas II avait été déjà fortement ébranlé en 1905 après une sévère déculottée contre les japonais. A la suite du refus du kaiser Guillaume II de poursuivre la politique d'amitié avec eux, les Russes s'étaient tournés vers la France et avaient signé un traité d'assistance mutuelle avec Paris. D'ailleurs, en

juillet 1914, le président de la République Raymond Poincaré et son président du conseil René Viviani étaient à ST Pétersbourg pour réactiver ce pacte. Le deal était de négocier une assistance militaire contre l'Allemagne, contre l'obtention d'un prêt (le fameux emprunt russe qui ne fut jamais remboursé) destiné à financer l'industrialisation du pays. Par ailleurs, Nicolas II affirmait haut et fort sa solidarité avec les frères slaves du sud, tout particulièrement les Serbes à qui il promettait son appui en cas de conflit.

5) La France. Après la défaite de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine, une bonne partie de l'opinion publique était revancharde, cette revanche contre l'Allemagne soigneusement entretenue par la droite et l'extrême droite. Le président Poincaré, lorrain d'origine, n'étant pas le dernier à souhaiter une confrontation pour récupérer nos deux provinces. Deux voix pacifistes s'élevaient contre la guerre : JEAN JAURES et JOSEPH CAILLAUX tous deux leaders de la SFIO (section française de l'internationale socialiste) et fondateurs du journal l'Humanité. Jaurès sera assassiné le 31 juillet 1914 par un ultra (Raoul Vilain) après une campagne de presse appelant au meurtre. Par exemple cet article de l'écho de Paris : « Dires moi, à la veille d'une guerre, le général qui commanderait à 4 hommes et un caporal de coller au mur le citoyen Jaurès et de lui mettre à bout portant le plomb qui lui manque dans la cervelle, pensez-vous que ce général n'aurait pas fait son plus élémentaire devoir ? Si, et je l'y aiderai ! ». Curieusement, l'évènement causera une certaine tristesse, mais pas d'indignation générale. Quant à Caillaux, ministre de l'économie, il sera contraint à la démission en mars 1914 en raison d'un scandale touchant sa femme. Il avait été durement attaqué par le journal de droite le figaro, en particulier pour avoir combattu en 1913 la loi Barthou qui portait de 2 à 3 ans la durée du service militaire. En mars 14, Gaston Calmette, directeur du figaro, menace de faire paraître la correspondance de Caillaux à sa femme avant leur mariage. Henriette Caillaux prend un coup de sang et fonce au journal armée d'un revolver et tue Calmette. Tout le printemps et l'été seront largement occupés par cette affaire très médiatique et Caillaux englué dans cette histoire ne pourra plus faire entendre sa voix.

6) L'Angleterre. Préoccupée par le militarisme allemand et les menaces que l'amiral Tirpitz faisait peser sur leur suprématie maritime jusque-là incontestée, les anglais, jusqu'au dernier moment indécis se trouveront alliés de la France et de la Russie au sein de la TRIPLE ENTENTE vis-à-vis de la TRIPLICE. L'invasion de la Belgique, pays neutre dont les anglais étaient garants a été un des éléments déterminants.

Pour bien apprécier les attitudes des différents décideurs politiques et militaires de l'époque, il faut voir que tous étaient des hommes du XIX^e siècle, avec plusieurs conséquences.

- Tout d'abord, il faut considérer qu'au XIX^e siècle, l'état de guerre et habituel pour pratiquement tous les pays en cause : la France (guerres napoléoniennes, guerre contre l'Autriche de Napoléon III, guerre de 70 et guerres coloniales), l'Allemagne et ses visées coloniales, l'Autriche-Hongrie et son annexion de la Bosnie, l'Angleterre et ses aventures africaines, la Russie et sa guerre contre le Japon en 1905. La « normalité » de la guerre n'effrayait donc personne et elle était en quelque sorte dans l'ordre des choses.

- Cette guerre de 14-18 va voir se développer des armes nouvelles et terriblement meurtrières : la mitrailleuse qui va faucher les soldats à l'assaut, l'artillerie lourde qui permettra de bombarder des objectifs depuis plusieurs kilomètres, les gaz de combat, les chars d'assaut, l'aviation... Dorénavant les combattants ne seront plus systématiquement face à face et le prix humain à payer sera terriblement plus lourd. Les politiques et même paradoxalement les militaires n'en avaient pas une conscience claire. De plus, les guerres antérieures étaient relativement courtes (quelques jours à quelques semaines) et personne n'imaginait qu'on allait s'étripier pendant 4 ans, avec une mobilisation sans précédent de l'arrière en terme de production industrielle et de coût financier. En août 1914, tous les combattants et leurs chefs étaient persuadés être à la maison pour Noël et les soldats sont partis la fleur au fusil ? De fait l'Allemagne sera vaincue par le blocus économique qui va l'étouffer industriellement et la réduire à la famine. Le tsar Nicolas II sera déposé suite aux revers militaires liés à la pénurie d'armes et de munitions. Quant à la France et l'Angleterre, elles auront bien besoin de l'Amérique.

Ainsi lorsque l'Allemagne déclare la guerre le 3 août 14, en France c'est l'union sacrée de la gauche à la droite.

L'ENCHAÎNEMENT DES FAITS

28 juin 1914 : tout démarre à SARAJEVO. Nous avons vu qu'en 1908 l'Autriche annexe la BOSNIE HERZEGOVINE. Ce 28 juin, l'héritier du trône, François Ferdinand et sa femme sont en visite officielle à Sarajevo. En Serbie, le chef des

services secrets, DIMITRIJEVIC, avait mis sur pied une organisation secrète terroriste (sorte d'OAS de l'époque) qui s'appelait « la main noire » et dont le but était de favoriser la constitution d'une « Grande Serbie » en récupérant les territoires voisins, dont la Bosnie. L'Autriche était donc l'ennemie. L'occasion était trop belle pour frapper un grand coup. On expédie donc à Sarajevo une équipe de tueurs, et un dénommé PRINCIP réussit à révolvriser le grand-duc François Ferdinand et sa femme. Emotion dans toute l'Europe ; télégrammes de condoléance ; on enterre les morts en grande pompe et on n'y pense plus ... sauf à Vienne où l'effervescence reste perceptible. On prend l'avis du Kaiser Guillaume II qui répond de façon sibylline : « l'Allemagne ne peut intervenir dans une affaire qui ne la concerne pas, mais resteras une fidèle alliée de l'Autriche ». Un peu plus tard, il ajoutera imprudemment : « il faut se débarrasser de cette canaille serbe. C'est le moment ou jamais ». A Vienne on interprète cela comme un blanc-seing : quoiqu'il arrive l'Allemagne suivra. Un homme va alors jouer un rôle décisif : c'est le ministre des affaires étrangères, le comte BERCHTOLD. Il va semer le branle contre la Serbie par une campagne de presse virulente, organiser des manifestations de rue, bref, une véritable hystérie anti serbe. Il va également circonvénir l'empereur François Joseph, vieux et passablement « hors du coup », en lui faisant valoir que Nicolas II ne se risquera pas à intervenir après la déculottée navale et terrestre qu'il avait essuyée en 1905 contre le Japon. Il arrive à ses fins le 6 juillet en obtenant que le gouvernement autrichien adresse un ultimatum à la Serbie, non sans quelques résistances, cependant. En effet le Président du Conseil fait adopter une délibération demandant qu'en cas de guerre, il n'y ait aucune annexion territoriale.

23 juillet : l'ultimatum est remis officiellement aux serbes. Il comporte 10 points et est un véritable brulot. Il demande, entre autres, que la Serbie renonce aux activités terroristes de la Main Noire, renvoie tous les militaires et fonctionnaires ayant pu appartenir peu ou prou à cette organisation, et surtout autoriser la police autrichienne à venir enquêter en Serbie. C'était la négation de la souveraineté de ce pays. Dans les chancelleries européennes, c'est la consternation, y compris en Allemagne. Mais personne ne songe à faire pression sur l'Autriche pour qu'elle modère ses prétentions. Par contre tout le monde, même le Saint Siègre, intervient auprès du roi Pierre I^{er} de Serbie d'accepter l'ultimatum. Il finit y accéder, sauf sur le dernier point. La Serbie était humiliée. Tout pouvait s'arrêter là. Mais personne ne bronche. Il faut dire que nous sommes en juillet. Le Kaiser Guillaume est en croisière en Norvège et la plupart de ses ministres sont en vacances. A Paris, il n'y a pas grand monde non plus. Le président de la République Raymond POINCARE et le Président du Conseil René VIVIANI sont en visite officielle à ST PETERSBOURG. Ils sont là-bas pour réactiver le pacte d'assistance avec la Russie, avec comme contrepartie un prêt pour financer l'industrialisation russe (le fameux emprunt russe qui ne sera jamais remboursé). Ils rentreront le 29 juillet, et en attendant personne ne prend de décision. A Londres, on ne mesure pas la gravité de la situation : La Serbie est loin et ne les intéresse pas ; on pense que l'Allemagne, de plus en plus impliquée dans le commerce international n'a aucun avantage à entrer en guerre, et qu'enfin, si conflit il y a, il restera localisé.

Ainsi l'Europe attend passivement la suite des événements. Cette suite arrive le 25 juillet : l'ambassadeur d'Autriche à Belgrade réclame son passeport et annonce la rupture des relations diplomatiques avec la Serbie. C'est la guerre. Le jeu des solidarités se met alors en place. Nicolas II dit aux serbes : « si on vous attaque, vous ne serez pas seuls ». Le 30 juillet Nicolas II ordonne une mobilisation partielle, uniquement le long de la frontière autrichienne pour ne pas provoquer l'Allemagne. En réaction, de Berlin, Guillaume II lui télégraphie : « si tu arrêtes la mobilisation, la paix est encore possible ». Nicolas, velléitaire et perpétuellement indécis, est tiraillé entre Raspoutine qui lui conseille de renoncer à la guerre et son état-major belliciste. Il demande aux militaires de stopper la mobilisation et ces derniers lui répondent que ce n'est pas possible. Il laisse donc les choses suivre leur cours. Il note sur son journal en ce 30 juillet « avons joué au tennis ; temps magnifique ». On ne peut que songer à Louis XVI qui avait noté sur son journal à la date du 14 juillet 1789 « aujourd'hui, rien ». Leurs caractères et leurs destins seront bien semblables.

L'engrenage des alliances est en marche. Le 1^{er} août l'Allemagne déclare la guerre à la Russie. Aussitôt Nicolas débaptise St Pétersbourg qui devient PETROGRAD. Le 2 août, l'Allemagne adresse un ultimatum à la Belgique, lui demandant de laisser entrer ses troupes sur son territoire afin « de la protéger contre une éventuelle agression de la France ». Bien évidemment le roi des belges, Albert I^{er} refuse. L'invasion de la Belgique, pays neutre cependant, et du Luxembourg est prête. Du coup, L'Angleterre se déclare en état de guerre avec l'Allemagne. Le 3 août, le Kaiser déclare la guerre à la France qui mobilise. Le 4 août la Grande Bretagne se considère en état de guerre contre l'Allemagne. La grande boucherie est en marche.

EPILOGUE

Cette guerre pouvait-elle être évitée. Oui et non. Oui si les gouvernements respectifs avaient calmé la folie hystérique de BERCHTOLD, ce qui était parfaitement faisable. Non si l'on considère les tensions existant entre la France et l'Allemagne. En 1905 et 1911 on avait été à 2 doigts de la guerre avec l'Allemagne à cause du Maroc : affaires de Tanger puis d'Agadir finalement résolues par la négociation avec l'appui des USA et de l'Angleterre. Pour tout autre motif, la guerre pouvait éclater entre la France et l'Allemagne à n'importe quel moment. Les populations ont accueilli cette guerre avec enthousiasme. A Berlin, le 4 août, les crédits de guerre ont été votés pratiquement à l'unanimité, y compris par la gauche (SPD). Le rêve de Jaurès de voir les ouvriers refuser de se battre s'était envolé. A Paris, la gauche se rallie également ; ce sera « l'Union Sacrée » avec Jules Guesde, Marcel Sambat, Henri Barbusse, Henri Bergson... La mobilisation se fera sans anicroche et sans utiliser le « carnet B », cette invention du général Boulanger consistant à ficher systématiquement les sujets susceptibles de perturber les opérations. Les soldats sont partis la fleur au fusil, en chantant « à Berlin et mort aux Boches ». A Petrograd, les popes bénissaient les troupes qui partaient au front. A Londres, mêmes scènes de liesse populaire. Tout le monde pensait que la guerre serait courte.

ANNEXE :

L'affiche

